

BUFFET POÉTIQUE À FRONTIGNAN

9 mai 2025



Guitare : Joachim Garcia

(<https://www.youtube.com/channel/UCgpvB3oqjzaflIH69ZTf5jg>)

Thème : REGAIN

Auteurs des poèmes lus
(lus par l'auteur en l'absence de mention contraire)

Aussenac Dominique	3
Barbusse Anne	6
Bellocq Malaurie	7
Boyard Jean-Claude	8
Bruneau Catherine	9
Parra Manuela, <i>lue par Catherine Bruneau</i>	10
Rabat Janine, <i>lue par Catherine Bruneau</i>	11
Canta Catie	14
Chassefière Éric	15
Chevalier Quine	16
Ech-Ardour Pierre	17
Enocq Chantal	19
La Fontaine Jean de, <i>lu par Fabienne Schneider</i>	34
Merceron Jacques	20
Montejo Eugenio, <i>traduit et lu par Ramon Pino Perez</i>	24
Nobécourt-Seidel Régine	22
Ramonéda Joseph	26
Salehzada Agnès	29
Sanchez Patricio	31
Turiel Michel	35

DOMINIQUE AUSSÉNAC

Reviura encara ! Regain, again !

Parets desesperadas,
La còrda al còl,
Aspirant sonque a s'engrunar,
Fendilhas dins los còrs,
Lo fèrre, el, se tòrç, ronhós.
La terror dels tempses, los auratges,
los otratges
E sus ma lenga un pelon, un orsin,
Una trapèla a lop.

Des murs désespérés,
La corde au cou,
N'aspirant qu'à s'écrouler,
Des lézardes dans les cœurs,
Le fer, lui, se tord, rouillé.
L'effroi des temps, les orages, les
outrages
Et sur ma langue une bogue, un
oursin,
Un piège à loup.

Ò coma a set mon país !
O coma mon país a talent !
O coma moris mon país !
Il a pas mai de fuòc !
Se vei pas mai degun, digùs !

O comme mon pays a soif !
O comme mon pays a faim !
O comme mon pays se meurt !
On y voit plus de feu !
On y voit plus personne, degun !

Dins las capèlas
E los temples arroïnats

I aurà pas mai de còr
I aurà pas pus de crits
I aurà pas mai de fèsta,
Mai de sacrifici,
Pas pus de servici, public,
Lo lop vendrà lecar la pèira
E la granhòta petrificada.

Dans les chapelles
Et les temples éboulés,
Il n'y aura plus de cœur,
Il n'y aura plus de cris,
Il n'y aura plus de fête,
Plus de sacrifice,
Plus de service, public,
Le loup viendra lécher la pierre
Et la grenouille pétrifiée.

Mon país a pas mai de tripalha,
Mon país a pas mai de palmons,
Pas mai de còr,
Pas mai de lenga,
Pas mai d'estima,
Mai d'orgulh, mai de valors...

Mon pays n'a plus de viscères,
Mon pays n'a plus de poumons,
Plus de cœur,
Plus de langue,
Plus d'estime,
Plus de fierté, plus de valeurs...

Ai perdut mon país
Endacòm dins mon èime.
Ai perdut mon còr
Endacòm dins mon país.
Ai perdut mon país,
Amb mon èime e mon còr !

Ai perdut mon país,
Qualqu'un als toristas l'a vendut,
Als colons l'a vendut,
A las bosigas l'a vendut,
A las escobilhas l'a vendut,
Al res, al neient, l'a vendut !

J'ai perdu mon pays
Quelque part dans mon âme,
J'ai perdu mon coeur
Quelque part dans mon pays.
J'ai perdu mon pays
Avec mon âme et mon cœur !
J'ai perdu mon pays,
Qualqu'un, aux touristes, l'a vendu,
Aux colons, l'a vendu,
Aux friches, l'a vendu,
Aux ordures, l'a vendu !
Au rien, au néant, l'a vendu !

A tu, que al telefòn,
Mon paire èra a morir,
Me demandèt se vendiái l'ostal,
Ma maire i viviá,
Mon fraire i viviá,
Mon còr i viviá,
Mos vièlhs i visquèron,
Mos contes i visquèron,
L'Istòria i bategava encara, encara,
Te maudit!
A toi, qui au téléphone,
Mon père agonisait,
M'a demandé si je vendais la
maison,
Ma mère y habitait,
Mon frère y habitait,
Mon cœur y habitait,
Mes ancêtres y habitèrent,
Mes contes y habitèrent,
L'Histoire y palpitait encore, encore

Je te maudis !

Espèri dempuèi mai de mila ans !
Espèri dempuèi mai de cent mila
ans !
Espèri dempuèi lo començament
dels tempses !
Esperi un reviscòl,
Espèri un reviuere,
Un rebiscòl pas à la tchao,
Un reviuere pas à la tchao
Un rebiscòl sans armes,
Un reviuere pas american.

J'attends une résurrection,
J'attends un revivre,
Un regain pas à la one-again,
Un revivre pas à la one-again,
Un regain pas à la one-gun,
Un regain pas américain.

Espèri dempuèi mai de mila ans !
Espèri dempuèi mai de cent mila
ans !
Espèri dempuèi lo començament
dels tempses !
Lo retorn de mas tripas !
Lo retorn de mos palmons !
lo retorn de mon còr !
Lo retorn de ma lenga !
Lo retorn de mon eime !
Lo retorn del reprim, again !
Del reviuere, again !
De garison, again !
De resurreccion, again !
Again, again, again !
Reviure, reprim, reviscolament !

J'attends depuis plus de mille ans !
J'attends depuis plus de cent mille
ans !
J'attends depuis le commencement
des temps !

Le retour de mes tripes !
Le retour de mes poumons !
le retour de mon cœur !
Le retour de ma langue !
Le retour de mon âme !

Le retour du regain, again !
Du revivre, again !
De la guérison, again !
De la résurrection, again !
Again, again, again !
Regain, regain, regain !

Au-delà du réel.

Les pivoines en bouquet, du vase lisse, nu, d'un blanc immaculé, posé sur la tablette au-dessus de la cheminée, observaient toute la pièce. Elles étaient les maîtresses d'un jeu de regard où candeur, hébétude, ravissement tenaient lieu de célébration de ce qu'on pourrait appeler beauté, émotion, saisissement. Oui du fol émoi, de la plume d'ange, de la caresse intense, du battement discret d'un papillon immense, de la neige en précipité, en suspension, le dodelinement d'une palme dans une quasi absence de pesanteur. Puis sous l'effet d'un je-ne-sais-quoi, d'une pensée fébrile, un vent follet, une prière, les pétales se sont ébrouées silencieusement comme si le silence faisait partie du jeu, de la mise en scène. Les pétales couleur crème, roses, de ce rouge qui ne l'est pas, se mirent à se déplier, à s'articuler, bouger sans bouger comme autant de longs cils pris d'un tremblement secret, jusqu'à folâtrer. Comme si elles voulaient dresser un lit de pétales pour y convoquer la volupté, réinventer des draps froissés, appeler des cris, des vagissements, des orgasmes, des pluies, des jets...

Comme après l'amour, l'ombre d'une culpabilité, d'un cyprès désossé se profila. Je m'en voulu de cette vision, de ce moment que j'eus alors envie de qualifier presque de trop paisible, de trop bourgeois, de trop facile, de trop égoïste. De cette vision devenue d'un coup inaccessible ou appartenant maintenant à un autre monde, une autre classe, un autre royaume auxquels je n'aurais plus accès, auquel j'ai eu accès du fait d'un malentendu, d'un incident, du furtif décalage d'un espace-temps, d'une hésitation...

Les fleurs de pivoine m'ont laissé une écharde dans le cœur, un éclat profond, métallique, j'ai aussitôt pensé à un bombardement, non plus de pétales, non pas d'atomes, mais de missiles et de bombes sur Gaza qu'on appelle plus Gaza car Gaza n'existe plus, ou Kiev qu'on appelle plus Kiev mais Kyïv, allez savoir pourquoi ?

A-t-on encore droit au bonheur ? C'est ce qui interrogeait déjà après la Shoah, Hiroshima et Nagasaki, je crois ! Vous avez dit regain ? Regain ? Regain de vie ? Regain de mort ?

DOMINIQUE AUSSÉNAC

ANNE BARBUSSE

La campagne dit campagne. Rien
de plus. Pluie de roses arche de roses sous pluie de mai.
Soleil et pluie mariés ont fécondé le jardin plein et la vie ruisselle.

Cerises mûres : qu'y a-t-il à redire ? Nous n'avons
aucune explication vive et les arbres refoulent l'angoisse
aux confins du ciel pensé. Le tilleul déploie les feuilles exponentielles et
nos atermoiements ne sont que branches cassées et les jardins ont
sols gorgés plantes exaltées plénitude gonflée. (...)

Cerises mûres : le montage des rushes
est effrayant et les jump cut se multiplient dans la tête des femmes, nous
avons la complexion sûre des amis inatteignables et la fabrication
des confitures pose question. Le mois de mai est absolution des fruits complète
et mise en images des transcendances évaporées au jardin. Nous
sommes purs corps lâchés dans le monde, ceints de rosiers grimpants et d'écono-
mies obligatoires et de chats dormant tout le jour, nous sommes
mortels exclus du triomphe, désir jamais étanché et faconde des arbres bruissants
ou petite pluie de mai étonnée de tomber et métamorphosée avec éclat
en herbe surnuméraire (...)

Cerises mûres,
premiers fruits atteints dans les branches, orgasme essentiel des printemps
pleins
et rougeurs féminines et offertes aux campagnes pacifiées aux routes
désertées et désormais praticables aux voisins qui se dévisagent avec
trouble les dimanches de mai et aux maisons emmurées sous les pluies (...)

Alors nous ne cueillons
que l'idée des cerises,
le sucre gaspillé que les oiseaux pourtant se disputent
avec leurs ailes, mendiants apeurés dans le ciel solitaire, invisible
détresse. Les fruitiers croulent d'abondance et d'indifférence et nous ne voyons
que la technologie effarée. A mi-parcours la pluie de mai
éteint les désirs des arbres et le souffle des hommes pauvres en rêves.
La fraîcheur parfait l'isolement répété des femmes et la maturation
des terres lourdes. La diaspora des graines est certitude seule.

Dans tous les médias
les paroles ne sont qu'informatives et prédominantes, artéfact des
pouvoirs et prolongement nerveux des industries des vallées, tandis
que les jardins promènent les pluies d'après-midi sur les silences et
les trêves.

Les oiseaux germinatifs ont
des vols outrés et frappent les fenêtres dans les mélancolies explosées
des très vieilles maisons, et le printemps est passionné
de vent. Toutes vos phrases parcourent les mondes informatifs et
m'effraient mais les mains hypnotisées récoltent les fèves et les pois et
les cerises mûres, mais les gestes cueillent le fruit inégalé

– la pluie
devient désir et absorbe la terre goulue et pleine, la pluie guérit
l'abstraction des peurs et le jardin accouche dans l'octroi du silence – les pas
des femmes pèsent l'absurdité de la conscience et se veulent
corps délié

– cerises mûres, pliure des patiences, sagesse modernisée.

Ma douleur planétaire, Tarmac, 2024.

ANNE BARBUSSE

MALaurie BELLOCQ

A la foudre, à la survivance des cendres et par le vent dans les braises la puissance
de rien embrase : frôlement du risque : vertiges d'un danger ravissant vulnérable,
brisures écarlates, éclats jaunes orangés contre une durable monotonie des
secondes, sans la ligne apaisée du brasier l'aurore présage : brûlis en illuminations,
incendiaire l'intense élève et de ce jour irradié attraction fascinée, visage
incandescent du devenir accidenté et diffracte parmi les œuvres invisibles du soleil
une flamme interprète le néant, chaos dans la lumière de connaître un feu sait savoir.
Et noircir. D'une brûlure : vivacité d'apparaître, éprise du crépitement sur la chair
marque rayonnante du soleil qui attise – surgir chavirée.

MALaurie BELLOCQ

JEAN-CLAUDE BOYARD

Merci Monsieur Jean

Hop la Mamèche qui guide
Et hop mais est-ce un arbre mort
Des Redortiers à Aubignane et aussi
Le Contadour tous sont advenus
Le village mortifié, lâché mais
Au plein du beau lien haut-provençal
Là, Panturle seul oublié méconnu
Mais Arsule est belle et rêveuse
Appelée à être heureuse
Tous deux faucheront le grain revenu
Leurs mains dans le geste tendues
De l'effort à tenir l'outil résilient
Il y a Pan...la nature unique alors
Et l'écrivain révélateur imaginaire
Merci Monsieur Jean
Pour cette leçon d'amour, de renaissance,
Mais malgré tout et malheureusement
Le regain est aussi du côté de Gédémus
Le monde n'a dans son futur et demain que
L'arrogance, l'intérêt, la vengeance, l'usure
Le repli sur soi, la déshérence, l'égoïsme
Les laissés pour compte du rendement
Achètent comptant le désespoir au prix fort
Plongent paniqués dans le mouvement
Mortellement aspirant des immenses océans
Traversent des déserts de solitude pleins
Ne voyant pas la fin d'une courte nuit glacée
Pourrait-il n'y avoir que tendresse, caresses
Sincérité, amitié et moins d'amertume
Etre souvent au moins deux
Le regain doit-il être du côté de Gédémus
Monsieur Jean dites-le nous dans votre langue
Qu'il pourrait en être autrement et qu'avec des mots
Nous pouvons rendre le monde un peu plus beau

JEAN-CLAUDE BOYARD

CATHERINE BRUNEAU

Pour l'heure, le printemps

Je suis une paysanne
Robe longue mouvante
Chaussures plates de caoutchouc
Et je vais dans les allées de la terre

Je prends l'humus à pleines mains
L'approche de ma langue
Gourmande de toutes ces senteurs dont je viens
Laisse les insectes jaillir de mes mains

Le soleil me fait danser
Mes bras se lèvent pour saisir la queue des oiseaux
Ai-je perdu l'esprit ?
Les autres me le diront

Bien assez tôt
Pour l'heure, je danse avec le printemps
M'emplis le cœur du regain irrépressible de toutes choses
Jusqu'à ne plus pouvoir respirer

Parce qu'il faut aller jusqu'au bout
Sans peur aucune
Se laisser prendre dans la ronde des êtres
S'étourdir de lumière

Un jour la terre m'accueillera, toute entière
Pour l'heure, le printemps

Petits cercueils noirs

On voudrait se réjouir
Du renouveau des jours
Mais cette image obsédante
Des petits cercueils noirs

Alignés dans une mise en scène macabre
Affirmation pitoyable
Du triomphe guerrier
Du pouvoir dérisoire

S'il ne jetait l'image d'une souffrance sans fond
Deux très jeunes enfants sacrifiés
Dont on apprend qu'ils ont été assassinés
À mains nues

Cercueils noirs, gouffre de noirceur
Offert à quel Dieu muet et barbare
Diabolique s'il en est
Tapi derrière les tortionnaires

Images de terreur, de douleur insondable
Jetées à la face du monde
Depuis la nuit des temps
Encore et toujours

Quel regain de vie imaginer après cela ?
La nature sait renaître de ses cendres
Mais contre la barbarie humaine
Quelle réparation ?

CATHERINE BRUNEAU

**

Quelle est cette rivière qui coule dans mes mains et avant elles dans les mains de ma mère ?

*Mains rougies dans le froid des usines
que réchauffent parfois les cadences assassines
Mains tisseuses de peines qu'il faudra refouler au rythme des secondes bien après les sirènes
Mains tirant le fil pour recoudre les plaies des injustices étouffées dans de sombres ateliers
Mains usées des misères de la terre à force de racler des racines éphémères pour nourrir les chagrins
d'une faim aux mille lendemains*

Un matin ces mains se sont croisées puis ont oublié de bouger.

*Je me souviendrai plus tard de leur odeur poudrée, de leur douceur d'ange, de leurs caresses envoûtantes,
des mots pétris dans la pâte onctueuse ou repoussante
Je me souviendrai de leur solide ancrage à l'affût de mes peurs pour m'aider à renier mes débâcles
et m'inviter à sortir de l'enfance*

*Puis, je regarderai mes mains comme un nouveau langage nourri de ses méandres heureux ou malheureux
formés de paroles et de mots grinçants ou mélodieux
aux images furtives ou singulières éclairées de tendre lumière ou gisant au creux d'ombres remplies
de tristesse*

*Des images empreintes d'une vie révélées par d'autres mains après les miennes dans le sens du
courant de ma rivière...*

Manuela Parra

Extrait du livre « Des frontières et des femmes » Les Editions Chèvre-feuille étoilée
– février 2024

MANUELA PARRA

**

Renouveau

Ils sont venus casqués dans leurs engins démesurés
Ils ont creusé des saignées dans la forêt vivante
Ils ont coupé arraché tronçonné les arbres
tous les arbres

Ils ont chassé les insectes les oiseaux
tous les insectes tous les oiseaux

Ils ont étouffé l'herbe et les fleurs

toute l'herbe toutes les fleurs
Ils ont bétonné bétonné bétonné
tout bétonné

Mais le vent est plus fort que l'homme
Mais la pluie est plus forte que l'homme

Le vent et la pluie associés
Sont bien plus forts que l'homme

Ils ont fissuré fendu creusé abattu le béton
tout le béton
tout le béton de l'homme
devant l'homme sur l'homme
étonné apeuré effrayé bouleversé effondré

Mais le vent est plus fort que l'homme
Mais la pluie est plus forte que l'homme

Le vent a apporté la graine dans la terre retrouvée
La pluie a retrouvé la graine dans la terre retrouvée
la graine est devenue herbe fleur arbre
revenus les insectes et les oiseaux
dans l'arc en ciel du matin
l'homme étonné décidé réveillé
a regardé ses mains
promesses d'un nouveau regain
d'un nouveau chemin

Y aura-t-il un regain ?

C'est une petite vigne
toute en pente
C'est une petite vigne
bien délaissée
C'est une petite vigne
non oubliée
C'est une petite vigne
bien décidée
à résister
Ses pleurs ont mouillé la terre
fleuri l'herbe
nourri les ceps
et leurs fruits

Mais les vendanges n'auront pas lieu

C'est une petite vigne
toute en pente
et tout en haut
elle a dressé

son beau drapeau
bien coloré
de fleurs qui s'ouvrent le matin
aux couleurs du jus de raisin
de fleurs qui se ferment le soir
et se reposent dans le noir
en rêvant d'espoir

y aura-t-il un regain?

Caresses

Mais où sont passées les caresses
celles que l'on donne
celles que l'on reçoit
celles que l'on attend
celles qui nous surprennent
celles qui nous aident
celles qui nous font exister
les caresses qui nous donnent du plaisir
de la joie
du courage
de la vie

Mais où sont passées les caresses
les vents incessants de la souffrance
les tempêtes répétées de la douleur
les ont empêchées
enfermées
ligotées
emprisonnées

jusqu'à quand

Tant de temps
Trop de temps
à attendre le retour de l'aisance
à espérer le regain d'une vie pleine

CATIE CANTA

Renaissance

L'hiver n'est plus
Dans le lit de mon corps
Je me suis retrouvée
Rivière aimante
En printemps apaisée,
Amante habile et enflammée.

Les petits plaisirs

Le joli mois de mai
Est enfin arrivé
Chèvrefeuilles et rosiers
De leurs parfums miellés
Remplissent l'air du matin
Des cours et des jardins
Oh ce petit café
Qui sent la liberté
Les premières gariguettes
A qui l'on fait la fête
Les pieds nus dans l'eau fraîche
Que le soleil caresse
Tous ces petits plaisirs
Qui viennent nous réjouir
Sont autant de bonheurs
Dont je sens la saveur
Éphémère et pourtant
Revoilà le printemps !

CATIE CANTA

ÉRIC CHASSEFIERE

Écrire là tout près du corps
dans la pénombre de la page
livre de la nuit ouvert
n'écouter rien écrivant
que le battement de tes veines
écrire de ce battement même
de cette respiration qui te fait vivre
écrire pour respirer
écrire comme on marche
chemin battant la tempe
comme le caillou qu'on serre dans sa main
avant de le jeter au loin
écrire pour te sentir vivre
faire poésie de vivre
à chaque mot renaître
lancer la pierre

Le chant léger de l'oiseau
au matin de l'oubli de tout
t'est silence
toujours tout oublier
faire peau neuve de ta mémoire
t'asseoir dos à la maison
t'appuyer à sa pénombre
entendre le froissement d'une aile
chaque voix là dans la profondeur
écho d'une autre
renaître à cette profondeur
à ce visage qui s'ouvre
de l'enfant dont nous sommes l'image
sourire qui est regard
aux lèvres de la nuit
entendre comme le miroir est silencieux
comme c'est de plus loin que le sourire
que la voix appelle
pose l'instant

Extraits de « Garder vivante la flamme du poème » (Sémaphore, 2024)

ERIC CHASSEFIERE

QUINE CHEVALIER

Écarlates lueurs
de l'aube la tempête
en mémoire l'étang
assoiffé tourne
sa propre danse
l'heure n'est
plus au désert
il pleut sur la terre
chamboulée blessés
par la force de
l'eau mésanges
verdiers le moindre
passereau en toute
hâte cherchent
sur l'aile repliée
l'affût de sèche paille
où seul viendra
le vent
attente de l'envol
clarté inépuisable
de taillis en taillis
la joie clamée dans l'or
le chant des hautes herbes
fruit vermeil qui s'ouvre
l'odyssée du regain
d'un bout à l'autre
de la terre

QUINE CHEVALIER

PIERRE ECH-ARDOUR

Trois poèmes en ouverture de la soirée poétique :

« *Il est temps que la pierre se résolve enfin à fleurir* »

Paul Celan

Vers extrait du poème « *Corona* ».

Recueil « *Mohn und Gedächtnis* »

(« *Pavot et mémoire* », 1952)

A la grâce
d'une aube
dessinée à
l'encre noire.

Au cœur de la brûlure des airs s'époumona la fleur des cieux en la nuit des mots. Par l'étreinte de tes lèvres fleurit la langue du baiser. Au nom du nom enracina sous ma peau le fruit de l'aube l'interdit silence.

Sur l'arbre de lumière où voyageront tes yeux, s'évanouiront les berges ancrées au sol de la nuit. Sous les flocons de mystère et de vestige d'ombre ressuscite la rose l'éloge de ton visage.

Esquissent les lys la lumière de tes yeux sauvages, irréductible demeure. Où passèrent à l'arrière de séraphiques étoiles ces reproduites années inscrites dans le Livre ? Avec le futur s'enfonça l'élagué souvenir.

Onctueuse sous l'arbre endormi, reflète l'obscurité lumineux un vide nouveau aux racines du plein ciel. Entrevit le laps vers les silences innombrables la silhouette du temps perdu s'entremêlant aux corridors du présent.

Se dissipa à l'aube l'attente au bras même de ton regard lorsque se confondirent grâce et poésie. D'une beauté de soie surexposera l'absence la transparence des anges. Depuis le désordre de nos crépuscules bruit vacillante une apaisante clarté.

Éparse échappe aux brisures du temps l'envolée d'espérances colportées d'une aurore à l'autre, d'une encre pâlie en filigrane à nos arpens de vie.

Trois poèmes en cours de soirée :

A tout pollen lors de murmuration susurre le souffle les esquisses d'un silence et la promesse du vivant. De la profondeur d'exils tu abreuveras la mélodie du ciel et fleuriras l'exacte nature des fragments d'être.

Résonnèrent à la bouche du monde les instants d'éternité. Depuis le silence de l'Aleph interrogea intérieure l'unité. Égrenait déjà jusqu'à la danse du feu ton visage les semences d'amour.

Dès l'aube enlacés nous boirons en guise de vin le soleil promis. Tu dessines sur mes lèvres les épis de l'oubli, grands comme les ombres d'amour, silencieux tels des signes d'adieu. Jusqu'à la lie des heures se teintent de mon sang ton Sud.

Prenons au vol le feuillage du temps, germons sous la nuée et cueillons la fleur du vent ! Parmi les ifs fiévreux prôna le silence des cieux la parole des pierres et le visage du crépuscule.

D'australe lumière se déployait l'entrelacs de lectures, endossait chaque mot la cendre de nos enfances quand expira sur la splendeur de ton visage le faux pli du voilé non-dit.

Au lever du jour, l'un l'autre dos au passé, lorsqu'il n'y a ni lune ni soleil, sous le dais de la terre-mère, à la faveur de la fièvre de nos cous, dormit palpitant le rêve sur l'aile de l'ange. Bourgeonna l'aube en le miroir du temps.

PIERRE ECH-ARDOUR

CHANTAL ENOCQ

Courir dans le monde,
chercher une phrase,
s'empresse pour un plus de vie
après tant de temps
ahant, haletant,
essoufflée about de souffle,

Le souffle est coupé,

Se concentrer alors sur chaque respiration
mettre de l'air dans le corps
dans la phrase
voix étouffée qui ne résonne plus
pouvoir expulser de l'air pour sonoriser les mots
plus de souffle pour la pensée
plus d'inspire, d'inspiration
plus de corps plus de verbe plus de chair
tout est en suspension, tout en suspens,

Puis silencieusement, faiblement
petit à petit ça revient
lentement sort de la bouche
un mot, un autre
pour rendre grâce à ceux et celles
qui accompagnent cette nouvelle respire
phrases revivifiées
qui soignent
et consolent dans un monde essoufflé,
de nouveau les mots s'étalent sur la feuille, se vocalisent
et là, nous pouvons respirer ensemble.

CHANTAL ENOCQ

JACQUES MERCERON

Déjà la Terre

Déjà la Terre
La Terre à figure de boule aux rats
Est dévorée
Comme un gruyère malsain

Entrant grouillant
Sortant
Tournicotant sans cesse
Pour la pénétrer
Les rats répandent une odeur
De cauchemar
Qui s'imprègne sur nos habits

La boule aux rats déplacée
Des cathédrales pivote et s'incline
Sur son axe fendu

Par ses trous souffle
Un vent de folie

Déjà tournoyant de frénésie
Comme un sang de frelons
Les vinaigriers de l'aube
La poussent du pied
Dans le caniveau
La font dégorger de mots
Interdits qui dégoulinent par tous ses orifices
Posant des écailles sur nos yeux sur nos oreilles

Creusant toujours
Cupules cratères alvéoles
Les rats en fouissant de leurs masques-museaux
S'enfoncent en se bâfrant
De la dîme de la gabelle et des tonlieux

Aurons-nous assez
De pièges à rats
De sagaies de rectitude
De flûtes et de flûtiaux
Pour les transpercer

Et nous joyeux enfants
Les mener
Se noyer à la rivière

Pour qu'une fois encore
Envers et malgré tout
Dans sa puissance incommensurable
Le regain qui nous est dérobé
Puisse sans nous broyer
À nouveau enchanter nos vies

9-10 avril 2025

Le motif iconographique de « la Boule aux Rats » apparaît à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance sur certaines églises (Saint-Germain l'Auxerrois à Paris, Saint-Jacques à Meulan) et cathédrales (Le Mans, Carpentras), ainsi que sur certaines miséricordes de stalles d'église (ancienne collégiale de Champeaux en Brie). Sculpté dans la pierre ou dans le bois, il représente le globe terrestre miné et dévoré de l'intérieur par les rats. On le trouve aussi sur les *marginalia* de certains Livres d'Heures.

JACQUES MERCERON

REGINE NOBECOURT-SEIDEL

L'instant

Saupoudre un peu de moi
Sur les ailes impensées de l'infini

Te confondre avec les sirènes des nuits d'ampleur iconique

Creuse à ongles perdus
La brume des matins et engloutis les ravins

Tu le peux
Vorace de l'écume de ma voix

Ma soif bleue d'une haleine de cuir dru
Conflue vers tes yeux d'eau et de sel

Cambre l'enflure pulpeuse de l'audace de tes doigts
Se perd dans le gîte de la vague gourmande

Te boire à gorge déployée à en souffler toute la coupe
Et bénir ensemble l'Instant

Nos âmes confondues d'amande dévoilée

Inédit

Disparition

À force de scruter la mer
Il a fini par la voir

Réelle ou pas il s'en moque
Il l'a vue celle qui
Lui fut promise par le Livre

Femme de flux des ondes elle a jailli
Là-bas aux confins des sables et des eaux

Corps de ciel en cœur de vague
Tantôt fleuve tantôt frégate elle allait louvoyant
Toujours grossissant enfant géante voile

Elle allait vers lui
Pour lui rien que pour lui

Hypnotique beauté qui
Insensiblement envahissait l'horizon
Grosse comme un soleil
Lumineuse comme une promesse
Énorme dévoreuse de l'espace
Enveloppante comme une gueuse !

Comme aimanté un pas deux puis trois
Sans qu'il s'en rende compte
Il disparut dans la vague immense.
Captif ravi captif heureux captif consentant !
La force surhumaine inhumaine l'emporta
[...]

In Eros en rit encore

REGINE NOBECOURT-SEIDEL

RAMON PINO PEREZ

3 poèmes de Eugenio Montejo (Poète vénézuélien, 19/10/1938 - 5/06/2008) :

Si jamais je reviens

Si jamais je reviens,
ce sera pour le chant des oiseaux.
Non pour les arbres qui devront partir avec moi
ou viendront me rendre visite en automne,
ni pour les rivières qui, sous terre,
continuent à nous parler de leurs voix les plus claires.
Si je reviens finalement, corporel ou incorporel,
lévitant en moi-même,
même si je ne parviens plus à rien entendre depuis l'absence,
je sais que ma voix se trouvera aux côtés de leurs chœurs,
et je reviendrai, si je dois revenir, pour eux.
Ce qui fut vie en moi ne cessera d'être célébré,
j'habiterai le plus innocent de leurs chants.

Papyrus amoureux

Laisse-moi t'aimer tant que la Terre tournera
et que les astres inclineront leurs crânes bleus
sur la rose des vents.
Flottant, à bord de ce jour
où, par hasard, pour un instant,
nous nous sommes éveillés si proches.
J'aurais pu vivre dans un autre royaume, un autre monde,
à bien des lieues de tes mains, de ton rire,
sur une planète lointaine, inaccessible.
J'aurais pu naître il y a des siècles,
quand tu n'existais pas encore,
et deviner ta présence,
dans mes angoisses d'horizon,

à travers des rêves d'avenir.
Mais mes os, à cette heure,
seraient déjà des arbres ou des pierres.
Ce n'était ni hier ni demain, ni un autre temps,
ni un autre espace,
et cela n'arrivera plus jamais,
même si l'éternité lançait ses dés
en faveur de ma chance.
Laisse-moi t'aimer tant que la Terre
gravite au rythme de ses astres
et que chaque minute nous émerveille
de ce fragile miracle d'être en vie.
Ne m'abandonne pas avant qu'elle ne s'arrête.

Cheval royal

Ce cheval que mon père était
et qui ensuite ne fut plus, où se trouve-t-il ?
Cette haute crinière de bataille
sur laquelle j'ai galopé la terre entière.
Ce silence placé partout,
sur ses flancs, au toucher de muraille ;
la selle où il m'a porté, là où se tait
la filiation fatale de sa chimère.
Je sais que je suis venu sur le chemin de sa vie
au trot aiguillonné du destin,
avec ses ailes de nuit déjà tombée,
et ici, d'un bond puissant, il m'a démonté,
il s'est fait ombre et m'a tendu la bride
pour que j'aile seul jusqu'à la mort.

EUGENIO MONTEJO

JOSEPH RAMONEDA

HYMNE À LA PAIX

Faut-il toujours du sang pour gouverner
Et de la sueur pour exister ?

Crever les tripes à l'air,
Démembré, déchiqueté
Sans avoir rien demandé,
Quelle cruauté
Imposée par des gouvernants sans pitié !

Il pleut.
Il pleut des larmes et du fer
À ne plus savoir quoi faire,
Du fer
Qui sème l'enfer
Du fer
Pour satisfaire les pulsions délétères
De ceux qui font la guerre aux mères,
La guerre aux pauvres hères,
La guerre pour le plaisir de la faire
Et s'offrir ainsi quelques frontières.

Des fleuves de sang et de larmes
Arrosent la Terre
Pour que prospèrent
Les marchands d'armes
Et les tristes savants
Qui abreuvent
Les tyrans en engins mortifères.

Il pleut.
Il pleut du fer
Sur les grands-pères et les grands-mères,
Sur les enfants et les militaires,
Les femmes et même sur les pierres.
Rien n'est épargné,

Rien ne peut protéger
Contre la volonté de massacrer.
Et pas besoin d'être armé
Pour être tué,
Quand tombe du fer
Sur la Terre entière.

On croyait que les marchands de canons
N'étaient plus de saison
Et que le temps de la barbarie était dépassé,
Oublié et enterré
Par l'histoire et l'éducation.
Mais le voici qui renaît,
Toujours vivace,
Toujours plus grand,
Plus abject et plus fort
Semant souffrance et mort
Spectre de la bassesse
De ceux qui sans cesse nous agressent.

Alors à quoi bon espérer,
À quoi bon gémir
Et à quoi bon rêver
Quand à tout moment
Peut surgir une pluie de fer et de sang ?

Une pluie qui hurle à la mort,
À la mort de ces enfants tués par leurs parents,
À la mort de ces femmes assassinées par leurs aimants,
À la mort accidentelle ou bien voulue,
À la mort que répandent les obus
Sur les êtres vivants.
À la mort alors que la vie sème à tout vent,
Une vie souriante et avenante
Qui nous offre ses bras
Pour aller de l'avant,
Une vie qui ne demande
Qu'à s'épanouir
Et à grandir,
Une vie
Faite de sourires
Et d'avenir.

Alors, pourquoi ces bains de sang ?
Pourquoi ces régiments
Et ces armes que la mort fielleuse attend ?
Pourquoi ces monstres qui nous gouvernent
En censurant, mentant, torturant et tuant ?
Pourquoi souffrir autant
Et accepter ces vils tyrans ?

LE CRAPELET

Un crapelet peu laid appelait, apeuré
Par les eaux du marais pour qu'on vienne l'aider.

Sur les lieux arrivé Son père le crapaud
Pour le consoler Lui dit qu'il était beau.

Que vous le croyez ou pas, ces mots-là suffirent
A rassurer l'effrayé qui partit aussitôt se baigner.

JOSEPH RAMONEDA

MARIE-AGNES SALEHZADA

Être la musique de l'être

Point de cécité pour celui qui voit
Les yeux ouverts, il sait
Mais peut-il ignorer
Myopie souhaitée
Question et lutte contre l'obstacle
La joie de dire adieu à l'erreur

Félicité d'une rencontre
Ravissement d'un visage
Résurgence d'écriture
Remontée des eaux de la confiance
Retour d'enthousiasme
Oui... CROIRE

Désir de naviguer vers demain
Tel liège sur la vague
Se laisser porter....Mais....
Modérer les pulsations
Jubilation prématurée !

Les mailles du regard laissent entrevoir
Le mont Ventoux et sa paume hivernale
Gant de neige effleurant le sommet
La vigne et ses allées érigées
Le bosquet au dépouillement de l'hiver
Le tertre rougi et le flux de la plaine

Ombrage et platane picoré de ramiers
Invitation à se réjouir des contrastes
Nature meurtrie, lacérée
Généreuse se laisse surprendre
Miroir de bonté
Vois La prairie rieuse Respire !

Deux souffrances en miroir
Éclatement du cœur

Pas de transfusion de l'une à l'autre
Aucun baume
Simple juxtaposition

L'abeille ne tend plus vers la ruche
Le cœur ne bourdonne plus
Être ru détourné
Qui oublie l'inclinaison du vallon

Dans la trajectoire de la verte douleur
Continent dérouté dans sa migration
Infortune de pôles
Guerre agrippant le péricarde
Elle est coûteuse l'addition
Seule solution
La Sédition Complète

Entrevoir le bonheur
Le laisser repartir
De façon itérative

*Charrette d'épines
Débordant des ridelles
L'adieu au matin*

*Bourgeons de pommier
Surgeons vigoureux
PROMESSE enfouir la peine*

Tricoter dans la pousse du regain
Redonner une trame au destin
Être la musique de l'être
En toute chose ETRE
Ne point se dérober !

MARIE-AGNES SALEHZADA

PATRICIO SANCHEZ

LA TUILE CASSÉE

La chose, bien seule, vit, dans sa vérité.

Max Rouquette

J'aime ouvrir les portes
qui n'ont jamais été ouvertes
par personne.

Des portes
fermées à jamais où l'âme
du hibou est absente.

Seule la toile de l'araignée
est souveraine.

La poussière.

Les chaises
sans dossier ni accoudoirs.

Pendant qu'à travers un miroir
au visage éteint, les paupières
du jour ressemblent
à une froide estocade.

Rien ne peut être vrai
lorsque le papillon
somnole
derrière un tas de ferraille
rouillée.

Même les murs murmurent
une musique misérable.

Un écho
de métal surgit du sol,
tandis que mes pas claquent
sur la poussière endormie.

J'entends soudain la présence
d'un oiseau.
Il m'observe
attentif à travers une tuile cassée.

Il bouge lestement
en haut
de sa poutre et picore
le bois
avec son minuscule bec blanc.

Je comprends donc,
qu'il n'existe pas
vraiment
de solitude.

Des yeux
de la taille de l'univers
scrutent de loin
chacun de mes gestes.

Nous pourrions dire
que cette maison
est le monde.
Car l'éternité
est confirmée par la poussière.

J'interpelle chaque objet
avec mes mains.
Un vieux cendrier
plein de mégots éteints
tombe et détruit cet ordre éphémère.

Une serrure encore en vie.
Un pot à fleurs où l'eau
s'est évanouie comme la peau
d'un serpent.

Rien ne m'invite à continuer
ma démarche.

Pourtant
j'astique le bois
de cette table
et la vie réapparaît.

Je libère une vieille nappe
de la poussière éteinte.
Elle sourit.

L'horloge,
se met à tictaquer
et sa cloche sonne à nouveau.

Soudain, je vois le hibou
assis sur le haut
de la poutre.

Il m'observe en train d'essuyer le sol.
J'en profite pour ouvrir
les volets de la fenêtre
en bois.

Tout est en ordre maintenant
pendant que la poussière
bat de l'aile
subitement
et que l'horloge
se met à somnoler et à rêver
couverte par la poussière du jour.

© Terre de feu *suivi* de Nuages, Domens, 2013.
Patricio Sanchez-Rojas

PATRICIO SANCHEZ

La jeune veuve (Livre VI, fable 21)

Fables de La Fontaine (1668 - premier tome)

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la Veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'Epoux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le Mari fait seul le voyage.
La Belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un Cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le Père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre Belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

JEAN DE LA FONTAINE

MICHEL TURIEL

L'olivier du parking

Estoy tocado de tu destino...

Toi, l'olivier centenaire au feuillage d'argent,
on t'a planté là hier.

Pchouit !

et voilà, tout d'un coup le parking du supermarché, tout d'un coup, comme ça,
se retrouve... ***paysagé...***

Un olivier centenaire dans un cube en bois tous les cinq mètres quelques pieds de
lavande et de romarin...

Voyez comme est accueillante notre zone commerciale... Et, ***good for business...***

Toi, l'olivier du parking,
je sais comme toi les doigts avides accaparant la terre ocre, là-bas,
les crocs des excavatrices déchirant la terre,
la ville pachyderme piétinant la terre...
Comme toi je sais le déracinement, l'exil, vers d'autres terres...

Guantanamera...

Ay Carmela, Ay Carmela...

Je sais les baïonnettes des envahisseurs,
et les famines aussi aux morsures tout autant redoutables.
Et seuls te restent les chemins d'amers ailleurs.

Ne pas se retourner
Ne pas gémir
Rester debout,
Recommencer,
Vivre encore et se ré-enraciner...

comme on peut...

- décor pour un supermarché - ...

loin de l'odeur puissante de tout ton peuple d'oliviers
des chants qui s'élevaient quand venait le temps de la cueillette...
et du goût de cette terre qui était
ta terre.

Pinilla

Dans la petite république de la Colagne, on parle toutes les langues...

Toutes, bon, peut-être pas, mais celles de tous ces errants, ces apatrides ayant trouvé
là un havre, loin des rideaux de fer, des furies dogmatiques, des lourdes pattes de
rhinocéros des Bruns...

Dans la petite république de la Colagne, se côtoient comtesses polonaises, héros de
la défense de Madrid, princes russes et rescapés des Camps...

Ceux des pays effacés des mappemondes, des terres empoisonnées à jamais et des
frontières cadénassées.

Ceux aussi qui , hautains, refusent un retour au pays en vaincus.

Une Tour de Babel, cette Maison de Retraite pour apatrides ?

Point du tout. Rouges et Blancs cohabitent, se soutiennent, résistent comme ils
peuvent à l'ennemi désormais commun : la vieillesse.

Parmi ceux-là, Pinilla .

Le bienveillant, le simple, le gai Pinilla avec sa tignasse blanche, ses yeux vifs,
et son sérieux d'excellent ouvrier.

Très digne, Pinilla ; de ceux qui n'ont aucun besoin de se la jouer : n'est-il pas en
effet un représentant de la Classe ouvrière et de la République espagnole ?

Le souvenir des compañeros tombant sous les balles et des maisons en feu dans le tonnerre des bombes fascistes le hanteront toujours bien sûr ; il est des plaies qui ne cicatrisent pas...

Il n'en fait pas étalage voilà tout.

Il prend de la vie ce qu'elle lui offre encore, se tenant droit sans dieu ni autres béquilles...

A -t -il un secret pour ainsi faire front face au mauvais temps de la vieillesse ?

Un coaching peut-être, proposé par la Maison de Retraite ?

Pinilla, un coaching ? Il me semble l'entendre rire tout comme riait ce vieux jardinier malien qui me dit un jour :

« Eh oui, je jardine encore, sans quoi, je serais obligé d'aller chez l'ergothérapeute ! »

Le secret de Pinilla, le voici :

Excellent menuisier, amoureux de son métier, Pinilla avait commencé à réparer quelque tiroir qui ne fermait pas, quelque porte qui coinçait chez la comtesse polonaise, puis fabriqué un petit meuble pour l'aviateur Estonien, à tel point qu'on finit par lui équiper une menuiserie dans un local tout proche pour qu'il pût mieux exercer ses talents.

Et il sciait, rabotait, chantonnait en respirant l'odeur du bois dont les spirales blondes des copeaux rebondissaient sur le sol, sans une pensée pour le Caudillo caduc dont s'éternisait l'agonie.

MICHEL TURIEL